

POUR SON ARGENT



Louis. — Pour l'amour, jette-moi ce cigare.
 Paul. — Dis donc, ce n'est pas tous les jours que je donne dix sous pour un cigare, et quand je les donne...
 Louis. — Tu demandes cinq centins de monnaie!

COMMENT ON DEVIENT SUPERSTITIEUX

La mort récente du duc de Clarence a remis en mémoire une superstition qui, depuis longtemps, avait cours en Angleterre. On est persuadé, là-bas, que lorsque l'horloge de Westminster, communément appelé Big-Ben, sonne irrégulièrement l'heure, un malheur doit survenir au sein de la famille royale, dans les trois mois suivants.

Or, à minuit, dans la nuit du 14 au 15 novembre, les membres d'un club politique, situé à quelques pas du Parlement, furent surpris d'entendre sonner le quart en même temps que les heures et de constater que Big-Ben avait sonné treize fois.

Cet événement fut fort commenté et comme c'était le jour où la santé du prince Georges inspirait des inquiétudes, on se livra à de tristes conjectures.

Deux mois plus tard, le duc de Clarence expirait.

IN MEMORIAM



Mort, le baron ! Enfin, nous allons vivre tranquilles !

LES "POURQUOI" D'UNE JEUNE FILLE

Que cela me rende rêveuse,
 Voilà ce que je sais très bien,
 Mais heureuse ou bien malheureuse...
 En vérité, je n'en sais rien ?
 Je chante, je ris, je suis folle,
 Et je cours comme un oiseau vole,
 Puis, tout à coup, je ne sais quoi
 M'opresse, qui n'est pas sans charmes,
 Et je me mets à fondre en larmes...
 Pourquoi ?

C'est hier qu'à la dérobée,
 Ainsi toute seule et tout bas,
 Ma première larme est tombée...
 Et cela ne s'arrête pas !
 Tout le long du jour, je soupire
 A me faire éclater de rire,
 Et toute la nuit, en émoi,
 Je fais et je refais un rêve
 Qui jamais, hélas ! ne s'achève...
 Pourquoi ?

Parfois, j'ai des torpeurs étranges :
 Je reste là les yeux au ciel,
 A regarder passer les anges,
 Ce qui n'est pas bien naturel ;
 Je suis vaguement inquiète,
 Il me vient des mots de poète,
 Espoir ! amour ! extase ! foi !
 Et je me répète à moi-même
 Pendant des heures : "Je vous aime !"
 Pourquoi ?

Ah ! que je voudrais être belle !
 Avoir vingt ans comme ma sœur !
 On lui dit : "Vous" "Mademoiselle,"
 Des choses pleines de douceur,
 D'une voix qui n'est inconnue...
 Mais moi, la dernière venue,
 On me dit : "Petite" ou bien "Toi."
 On m'embrasse sans prendre garde
 Et personne ne me regarde...
 Pourquoi ?

Encore, si j'étais malade !...
 Être malade est si joli !
 On prend un petit air maussade ;
 On va de sa chaise à son lit ;
 Dans une longue robe blanche,
 On se tient comme un lis qui penche ;
 On est pâle, tandis que moi
 Je me porte bien, je suis rose...
 Oh ! quelle insupportable chose !...
 Pourquoi ?

Mais se peut-il qu'on s'évertue
 A pleurer ainsi dans les coins ?
 On dit que le chagrin sous tue :
 S'il me faisait pâlir, au moins !
 Et, tenez ! cela recommence !
 Si ce n'est pas de la démence !...
 Mais, enfin, qu'est-ce que j'ai ? quoi ?
 Oh ! quel service il me rendre
 Le premier qui saura m'apprendre
 Pourquoi ?

EDOUARD PAILLERON.

LA NOUVELLE ANNÉE PERSANE

Le 21 mars dernier, les sujets de Nasser-Eddin ont salué le retour du printemps, en célébrant *Norouz* ou fête de la nouvelle année persane. Cette fête très populaire dans toute la Perse ; tout Persan, riche ou pauvre, doit mettre à cette occasion des vêtements neufs. Les fidèles se font des visites mutuelles pendant lesquelles ils consomment une grande quantité de *shirni* ou de douceurs ; les femmes et les jeunes filles, ordinairement surveillées avec une sévérité barbare, ont ce jour-là une liberté absolue. Dès le matin du *Norouz*, elles se promènent aux abords des villes et des villages ; les unes cueillent des violettes en chantant, les autres, réunies autour d'un vase d'eau, y plongent leurs bagues : elles troublent l'eau et par la submersion des bagues devinent leur sort ; d'autres allument des cierges sur les tombeaux des saints de l'endroit, ou bien encore sautent par-dessus des bûchers allumés en chantant des refrains en l'honneur du Feu.

Les jeunes garçons courent bruyamment, par bandes joyeuses, les rues ou les champs.

A Téhéran, S. M. le Shah monte solennellement au trône et reçoit les félicitations des ambassadeurs étrangers au milieu des vizirs et des grands du royaume, richement habillés et coiffés de leurs pittoresques mitres persanes en châle de Kachmir. Devant le

LA PHOTOGRAPHIE PRATIQUE



Le père et la mère prenant des vues instantanées. — Et maintenant notre moineau est pris ; qu'il essaie de s'en débarrasser.

palais, au milieu du jardin royal, on dresse le célèbre trône d'or apporté des Indes par Nadir-Shah ; de chaque côté du trône, une rangée de tabourets, également en or et couverts de velours, est destinée aux représentants étrangers ; devant le trône, des tapis précieux, brodés d'or et d'argent, couvrent le sol.

Une fois les cérémonies terminées, le Shah distribue des présents et des honneurs à ses favoris et se retire dans la salle de réception, où il reçoit les ambassadeurs étrangers en audience privée.

UNE CONTRE-PROPOSITION

Le vieux prétendant. — Avez-vous songé à tout le luxe qu'un mari riche comme moi pourrait donner à une femme ?

Mlle Lucie. — Un papa riche ferait aussi bien mon affaire ; épousez ma mère.

UN COURS COMPLET

M. Parvenu. — Qu'est-ce que Jules dit dans sa lettre ?

Madame Parvenue. — Il dit qu'il a commencé l'étude de l'économie politique et qu'il va en faire une spécialité.

M. Parvenu. — Dans celle qu'il m'écrit, il me dit qu'il a dépensé les vingt piastres que je lui ai données, et qu'il en veut d'autres. J'aimerais bien savoir si à ce collège, on enseigne l'économie sans ou avec politique.

REMEDE MANQUE



Le père Michel. — Je crois que cette poudre insecticide, n'est bonne à rien du tout ; c'est la troisième dose que je prends, et les mouches m'attaquent tout de même.